

# Le Petit Cœur rouge

Véronique  
Duchâteau



# Le Petit Cœur rouge

© Couverture : dessin original Jérôme Brasseur

Tous droits réservés pour tous pays

© Octobre 2013, Éditions Artège

2<sup>e</sup> édition

ISBN 978-2-36040-111-6

ISBN epub : 978-2-36040-279-3

France

**Éditions Artège**

11, rue du Bastion Saint-François – 66000 PERPIGNAN

[www.editionsartege.fr](http://www.editionsartege.fr)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



## Chapitre III

# Le secret de Grand-Mère

*Je t'écrirai de là-bas, tant que je pourrai écrire.  
Et de tes impressions, mêlées aux miennes, je suis sûr que tu  
feras  
des pages émouvantes... Je suis ton correspondant de guerre.  
Il m'embrassa et je sentis que sa promesse était de celles qui  
tiennent et ne trompent point<sup>3</sup>.*

René GAELL

Dans la cuisine, tout était prêt pour le repas : la soupière fumante, posée sur le dessous-de-plat, encadrait deux assiettes. Sur le rebord de la fenêtre, Tournevis, le chat, me fixait durement comme s'il désapprouvait ma conduite. Grand-Mère prit place à table, et, sans un mot, me servit copieusement. Je remarquai que ses mains tremblaient légèrement. Hier, le repas était tendu car nous ne nous connaissions pas. Ce soir, l'ambiance était lourde car nous avions toutes les deux mauvaise conscience. Elle, de m'avoir suggéré de monter au grenier, moi, pour avoir fouillé là où je n'aurais pas dû.

Que faire ? Je sentais bien que je l'avais blessée. Et puis il me restait encore sept jours à passer en sa compagnie ! Tournevis, comme pour reconforter sa maîtresse, vint se frotter en ronronnant contre ses jambes.

« Je... » Nous avons parlé toutes les deux en même temps. Nous nous sourîmes légèrement, puis, décidée, je repris fermement la parole :

« Grand-Mère, je suis désolée, je ne voulais pas fouiller

dans vos papiers. Je ne sais plus comment cette photo est arrivée entre mes mains. Je vous demande pardon. Je vais essayer de l'oublier. » Elle avait posé sa cuillère et me regardait dans les yeux. Elle garda un instant le silence, comme pour décider si elle pouvait me faire confiance.

« Ma petite Sophie, je sais très bien que tu n'oublieras pas cette image, finit-elle par me dire.

– Oh si, Grand-Mère, je le pourrai, m'empressais-je de lui répondre, prête à tout pour lui faire plaisir. Si vous voulez, n'en parlons plus.

– C'est trop tard. Alors, plutôt que tu t'imagines je ne sais quoi, je vais tout te raconter. Mais avant, finissons de manger : cette soupe est déjà presque froide. »

Inutile de préciser que le repas fut rapide, ni elle, ni moi n'avions très faim. Et puis j'avais hâte de savoir et elle, sans doute, d'en finir.

La table débarrassée. Grand-Mère s'installa dans le fauteuil de mon grand-père, près de la fenêtre, Tournevis sur ses genoux. Je choisis de m'asseoir sur un petit tabouret, près d'elle. Je ne voulais rien perdre de son récit.

« La vie n'est pas toujours simple, commença-t-elle en guise d'introduction. En tout cas, bien souvent, elle ne se déroule pas comme on l'avait imaginée.

J'avais vingt ans quand Rémi revint du service militaire pour reprendre la ferme de ses grands-parents. Nous nous sommes croisés d'abord à la sortie de la messe, puis en revenant de la foire tous les mardis. Il avait pris l'habitude de me raccompagner en portant mon panier. Il était très gentil pour moi, serviable, mais il m'impressionnait un peu car il était grand, oui vraiment plus grand que les autres. Et surtout, il avait un rire si franc... Et puis j'étais timide : un rien me faisait rougir. Un jour, je me rappelle c'était un dimanche après-midi d'hiver, il est venu ici.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*résiste. Il fait très chaud : surtout avec une capote<sup>8</sup> sur le dos. On manque d'eau et de nourriture mais je te prie de croire qu'on ne se laisse pas faire. Nous avons dû nous servir de nos baïonnettes pour les repousser. Ne t'inquiète pas, je vais bien.*

*Jacques Michaud a été tué en s'emparant d'un drapeau ennemi : sa pauvre mère aura bien de la peine, mais il faut lui dire que son fils est mort en héros.*

*Je pense bien à toi.*

*Rémi, ton mari*

*Vendredi 28 août 1914*

*Ma chère Marie,*

*Je t'écris cette lettre sur la même feuille que celle de mercredi car je n'ai pas eu le temps de la poster. En effet, depuis le 22, les Allemands nous donnent du fil à retordre car ils veulent absolument passer. Mais tu sais comme nous sommes têtus : plus ils insistent, plus on leur résiste. Nous avons réussi à nous placer sur une hauteur boisée, un peu cachée par les arbres et nous contrôlons mieux les allers et venues des Allemands. Mais ils sont vêtus de vert, alors que nous, avec nos pantalons rouges, ils nous repèrent de loin. Enfin, pour l'instant ils ont l'air de se calmer. On en profite pour poser le barda – à force il nous coupe les épaules et nous brise les reins – et pour manger un peu. Un café chaud, comme tu sais bien le faire, ne serait pas de refus.*

*Je vais tenter de t'envoyer ces quelques mots le plus vite possible pour que tu ne t'inquiètes pas. Mais ils mettront sans doute du temps à te parvenir.*

*Je t'embrasse et je pense bien à toi.*

Rémi

Lundi 31 août 1914

Chère Marie,

*Le régiment recule, puis repart à l'assaut, puis de nouveau fait retraite puis se relance contre l'ennemi. Même si je le voulais, je ne pourrais pas te dire où je suis tant j'ai l'impression de tourner en rond. On ne pourra pas dire qu'on ne s'est pas donné du mal pour gagner cette guerre !*

*Quand on peut, on essaye de penser à autre chose. Il y en a un qui dit son chapelet tous les jours : on le voit qui égraine le chapelet d'une main tout en portant le fusil de l'autre et il le range tranquillement dans sa poche avant de tirer ! Au début certains se sont moqués de lui, mais maintenant on est habitué.*

*Malgré tout il est bon camarade : il aide tout le monde, l'autre jour, il a porté le barda d'un jeune exténué...*

*Hier au soir, on est tombé sur un champ de pommes de terre. Alors avec les copains on en a ramassé. À la pause, on a fait un feu, très discrètement, dans un repli de terrain, pour ne pas être vu par les Allemands et elles ont cuit sous la braise : un vrai régal. Je ne pense pas que cela soit du vol, car Dieu seul sait où se trouve le paysan qui les a plantées. Et puis, les pommes que l'on a dû laisser, à l'heure qu'il est, ce sont les Allemands qui doivent les faire frire !*

*Je pense bien à toi qui dois ramasser les pommes de terre. N'oublie pas de bien les trier au fur et à mesure : sépare bien les Royal des Saucisses. Par contre, mets ensemble toutes les petites, tu peux les mélanger car elles serviront à engraisser le*

cochon.

*Je te quitte pour me reposer un peu.  
Ton mari qui t'embrasse,*

Rémi

*N.B. : Depuis le 22 août, je n'ai pas reçu de lettres, mais continue à m'écrire quand même.*

*Vendredi 4 septembre 1914*

*Ma chère Marie<sup>9</sup>,*

*Notre marche, ou plutôt notre retraite, continue. Mes chaussures que je porte depuis un mois sont bien usées. Heureuse\_\_\_*

*Samedi 5 septembre 1914*

*Je reprends ma lettre qui a été interrompue hier par l'arrivée imprévue des Allemands. Eh oui ! Après une longue marche, et alors que nous pensions avoir quelques heures de repos, ils nous sont tombés dessus : remarque, ils ont été aussi surpris que nous. Il a fallu reprendre le barda et le fusil pour se mettre à couvert. À côté de moi, un soldat, qui avait enlevé ses godillots pour se sentir plus à l'aise, a dû courir en chaussettes (!) jusqu'au fossé. Quel spectacle ! Heureusement rapidement les chefs ont organisé la défense et finalement les Allemands se sont repliés à bonne distance. À la nuit, nous avons quitté notre abri improvisé pour rejoindre une petite gare de campagne. Ce matin, un train est arrivé pour nous amener vers un autre point du front qui a besoin de renfort. Quel bonheur de se laisser transporter dans des wagons, même si ce sont des wagons à*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

savoir : « Mais, tu veux être curé plus tard ? » Il a souri l'air surpris et m'a dit : « Ben non ! » Il n'est pas très bavard, mais je l'ai quand même interrogé de nouveau :

« Mais alors pourquoi tu fais ça ?

– La charité chrétienne, il m'a répondu, tu en as entendu parler ? Et bien tu vois, ce n'est pas seulement assommer les Allemands qui veulent embrocher les copains, c'est aussi aider ceux qui vont mourir à partir en bon chrétien. Cela n'a rien à voir avec le fait d'être ou de ne pas être curé. Tu as compris ?

– Oui. »

En réalité je n'ai pas bien compris. Malgré tout, c'est un bon camarade en qui on peut avoir confiance.

J'espère que je ne t'ennuie pas trop avec mes histoires, mais comme ça, tu vois que je ne traîne pas avec des mauvais bougres. C'est gentil à la mère Marguerite d'être venue te voir.

Salue tes parents de ma part.

Je t'embrasse bien fort. Ton Rémi

Samedi 21 novembre 1914

Ma chère Marie,

Quatre lettres. J'ai eu la surprise de recevoir ce matin quatre lettres de toi à la fois. Quel bonheur ! À cela s'ajoutaient une lettre de mes parents et un colis de ma grand-mère. Me voilà heureux pour la journée ! Et avec toutes les chaussettes expédiées par ma grand-mère, je vais pouvoir ouvrir une boutique. La pauvre femme a dû passer ses journées à tricoter, surtout qu'elle me dit qu'elle en a fait autant pour Marcel et Ferdinand ! Enfin, c'est toujours bon à prendre car la température ne se réchauffe pas et il semble

*malheureusement que nous ne serons pas rentrés à la maison pour Noël.*

*Tu me demandes si j'ai vu des avions. Oui, ils viennent parfois nous survoler. Ils sont inoffensifs, ils prennent surtout des photographies apparemment. Mais vu la hauteur où ils volent, nous devons ressembler à des fourmis sur leurs clichés.*

*Oui, si tu veux t'abonner à l'Illustration, tu le peux, cela te permettra de mieux suivre les événements, bien que les journalistes ne doivent pas en savoir beaucoup plus que nous... Garde bien les numéros, cela m'amusera sans doute de les lire après la guerre.*

*Pour tuer le cochon, il faut faire comme tous les ans. Le mieux est de demander au père Lavergne quand il peut venir. Avec ma mère, ta mère, la voisine et la Léonarde, vous devriez en venir à bout. N'oublie pas d'inviter ma Grand-Mère, elle ne pourra pas vous être d'une grande aide, mais elle serait vexée de ne pas participer à l'événement et surtout de ne pas vous prodiguer ses conseils...*

*J'embrasse bien fort ma femme.*

*Rémi*

Ayant achevé cette lettre, je la reposai délicatement sur le bureau. Puis je me penchai en arrière pour tenter d'apercevoir un petit coin de ciel à travers une minuscule ouverture dans le toit. Je fus presque surprise de constater qu'il était bleu, sans nuage, ni avion.

« Tu es fatiguée de lire ? » À cette question de ma Grand-Mère je sursautai car je ne l'avais pas entendue arriver. Un peu gênée de m'avoir une nouvelle fois fait tressaillir, elle ajouta très vite : « Il fait si chaud ici que j'ai pensé qu'un verre d'orangeade te ferait plaisir.

– Merci Grand-Mère. » En disant cela, je tendis les mains vers le verre qu'elle avait apporté, mais je ne parvins pas à le boire tout de suite.

« C'est très étonnant : tout à l'heure j'avais effectivement très soif en lisant les lettres où Rémi racontait qu'il marchait durant des heures sous le soleil d'été. Mais maintenant qu'il te réclame des habits chauds, j'ai presque froid en pensant à lui. » Ma Grand-Mère sourit doucement à ma remarque. Alors, comme encouragée par ce sourire, je continuai.

« Je crois saisir ce qu'il a souffert en vivant dans ces tranchées boueuses, en perpétuel danger. Mais toi, Grand-Mère, tu devais vivre en permanence dans l'angoisse ?

– Oh, mais ce n'est pas moi qui étais la plus à plaindre, tu sais. » me répondit-elle.

– Bien sûr Grand-Mère, mais quand même, être toute seule dans une ferme, cela ne devait pas être facile.

– Oui, c'est vrai, ce n'était pas facile. Mais toutes les familles étaient dans le même cas. Tous les hommes étaient partis, sauf les plus vieux.

– Oui, cela devait faire bizarre.

– Au tout début de la guerre, nous, les femmes, nous n'étions pas trop inquiètes. Les hommes étaient partis, mais on pensait qu'ils allaient bientôt revenir et nous raconter leurs exploits. En attendant leur retour, on a terminé les moissons comme on a pu, avec les adolescents et les vieux. Puis on a fait le ménage en grand dans les maisons : ainsi, les hommes verraient que nous n'avions pas perdu notre temps. Mais la guerre se prolongeait. Et un matin, nous avons appris qu'un garçon, le fils aîné du forgeron, avait été tué. Toute la population de la commune a été bouleversée par cette nouvelle : non seulement la guerre ne s'arrêtait pas, mais, en plus, elle tuait nos hommes. Alors le bureau de poste est devenu le centre de la vie

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Je viens de recevoir ton colis : merci infiniment. Je vais mettre tes petits sachets de lavande dans toutes mes poches, cela parfume agréablement l'abri.*

*Nous remplaçons un régiment qui a cousu un énorme Sacré-Cœur sur son drapeau, au centre, dans la partie blanche. Ce symbole religieux sur le drapeau français nous a étonnés. Mais les camarades nous ont expliqué que le colonel était tout à fait d'accord. Apparemment, ce symbole mérite bien son surnom de « porte-bonheur », car les soldats disaient que depuis qu'ils ont un drapeau avec un Sacré-Cœur, ils n'ont eu aucun tué. Cela a provoqué de vives discussions dans la compagnie il y a les « pour le Sacré-Cœur », des « contre le Sacré-Cœur » et des indécis comme moi. On a débattu que de cela dans la tranchée pendant deux jours. Puis le lieutenant en a eu carrément marre et il a interdit d'en parler. En tout cas Jean-Baptiste s'est remis à en fabriquer, discrètement, à la demande de gars qui ensuite se l'attachent autour du cou ou le fixent après leur képi ou au revers de leur veste. Et il est résolu à questionner un aumônier sur ce sujet, dès qu'il en verra un, pour essayer de faire changer d'avis le lieutenant.*

*Je suis bien content que tu aies vu ma marraine : je l'imagine très bien dirigeant tout un groupe de femmes tricotant des chaussettes pour les soldats ! Dis-lui de ne pas trop se faire de soucis pour Ferdinand, il a toujours été débrouillard.*

*Je t'embrasse.*

*Rémi*

*Mardi 9 février 1915*

*Marie,*

*Ici le dégel est commencé. Les nuits restent froides, mais la journée le fond de la tranchée se transforme en un ruisseau boueux où il ne vaut mieux pas laisser tomber son fusil : il faut ensuite le démonter entièrement pour le nettoyer et éviter qu'il ne rouille. Le moindre déplacement prend du temps si on veut éviter et la boue et les balles des Allemands. Tu le vois le poilu n'est jamais content : quand il neige il se plaint, quand il fait soleil aussi...*

*J'espère que pour toi tout va bien. Les chèvres ne vont sans doute pas tarder à mettre bas. Surveille bien la Carina, rappelle-toi comme elle a eu du mal l'an dernier.*

*Allez, je te quitte pour aller chercher le rata pour la Compagnie, je vais en profiter pour confier cette carte au vaguemestre.*

*Je t'embrasse.*

*Rémi*

*Jeudi 17 février 1915*

*Ma chère Marie,*

*Je te remercie pour ton colis. Décidément tu me gâtes trop ! J'espère que de ton côté, tu as bien tout ce dont tu as besoin. J'avoue que les pastilles pour la toux sont les bienvenues, car nous sommes beaucoup à être enrhumés. Il y a même un gars qui a dû être évacué pour une pneumonie : il ne voulait pas quitter la tranchée de peur qu'on le prenne pour un tir au flanc !*

*Pour répondre à ta question, je ne porte pas le Sacré-Cœur. Jean-Baptiste a insisté, comme toi, mais je me pose encore des questions. J'en parlerai à un aumônier à l'occasion. En attendant ne te tracasse pas trop pour moi.*

*Ton mari qui t'embrasse.*

*Rémi*

*Lundi 28 février 1915*

*Chère Marie,*

*L'état-major vient de nous distribuer une « cervelière » chacun. C'est une sorte de petite assiette en métal, ou plutôt de calotte d'évêque, que l'on doit porter sur le sommet du crâne, sous le képi. Je te prie de croire que ce n'est pas très stable surtout quand on doit se pencher ou tourner la tête. Celui qui a inventé cela ne doit pas vivre, comme nous, dans les tranchées. Enfin, cela nous protégera sans doute un peu mieux, à condition que la cervelière reste bien à sa place ! Le lieutenant nous a dit que c'était en attendant de vrais casques, comme en porte les Allemands. Pour ce qui est des pantalons<sup>16</sup> on devrait aussi en avoir de nouveaux, car ils ont bien souffert depuis le mois d'août. Heureusement que j'ai de bonnes chaussettes à mettre dessous.*

*À très bientôt ma petite Marie,*

*Ton Rémi*

*Samedi 5 mars 1915*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas, un détour par la Grande guerre n'est pas de tout repos. Je te propose d'aller jusqu'au bourg, cela nous changera les idées. J'ai quelques courses à y faire. »

Nous partîmes à pied vers le chef-lieu de la commune située à trois kilomètres à vol d'oiseau. La route goudronnée faisait des détours pour relier tous les hameaux et les fermes isolées. Nous coupâmes donc à travers champs en empruntant des chemins creux. La marche dissipa petit à petit les brumes de la mauvaise nuit que j'avais passée. Nous croisâmes des agriculteurs achevant les foins, deux garçons construisant une cabane au sommet d'un chêne et un lièvre peu impressionné par notre passage sur son territoire. Tout cela nous changea les idées. Et en arrivant au bourg, nous discussions de tout et de rien, détendues comme deux amies en promenade. Je fis connaissance avec la boulangère, qui déclara que j'étais le portrait de mon grand-père, et la mercière, qui soutint que j'avais le visage de ma grand-mère au même âge. Cela finit de nous détendre. Le panier à provision bien rempli, nous décidâmes de rentrer à la maison. En traversant la place, je remarquai le monument aux morts. Jamais je n'avais fait attention à ces constructions de pierre couvertes de noms que l'on voit dans tous les villages de France. Celui-là était couronné par une statue de soldats représentés debout l'arme sur l'épaule et le barda sur le dos, prêts pour le défilé de la victoire. Je remarquai qu'il avait, lui aussi, une belle moustache : c'était la mode à l'époque. Malgré moi je m'arrêtai et suivis des yeux la liste des noms. Grand-Mère voyant où se portaient mes regards, me prit par le bras et me fit approcher. À mi-voix, comme on parle en présence des morts, elle me dit où chercher :

« Il est là, sur le deuxième côté, dans la liste des morts de 1915. C'est le cinquième, le cinquième mort de la commune cette année-là, juste après Ferdinand Rachinot, un de ses

cousins qui était du même âge que lui. Tu as dû lire son nom dans les lettres. »

Je contemplais un long moment en silence ce nom gravé dans la pierre que j'avais vu apposé au bas des lettres adressées à Grand-Mère : *Rémi*. Comme cela était drôle de le voir inscrit ici, mort parmi les morts, alors que dans mon esprit il me semblait si vivant, si présent.

« Grand-Mère ? Appela-je à mi-voix, les yeux toujours fixés sur le monument.

– Oui ? répondit-elle.

– Mais Grand-Père, il n'est pas inscrit sur ce monument lui ?

– Non, car il n'est pas mort à la guerre, il a seulement été blessé, précisa-t-elle. Puis un instant plus tard elle ajouta :

– Allez, il est temps de rentrer et de nous occuper de notre dîner. »

Nous rentrâmes par le même chemin qu'à l'aller, portant à tour de rôle le panier à provision. Arrivée à la maison et tout au long de cette journée j'aidais grand-mère dans ses différentes tâches : la cuisine, plier du linge, rentrer les chèvres et confectionner le fromage. Le soir à la veillée, elle m'apprit les rudiments du tricot. Selon un accord tacite, nous n'avons pas reparlé des lettres ou du monument aux morts, mais de temps en temps la photographie d'un soldat blond très souriant tenant par l'épaule un camarade de tranchée brun et plus trapu passait devant mes yeux. Grand-Mère me confierait-elle un jour la suite de son histoire ?

## Chapitre II

# Le mutilé de guerre

*Ils chantent.*

*Leurs voix mâles conservent dans la prière un rude accent de vie brutale ; ils chantent sans retenue, à pleine gorge [...]*

*Sauvez, sauvez la France  
Au nom du Sacré-Cœur...*

*Ils chantent [...] C'est comme un cri profond qui monte de ces orgues humaines. De l'autre côté de la cloison, un blessé crie : « Non ! Vous me faites mal... Pas comme ça ! » On devine la main pressée arrachant le pansement boueux<sup>22</sup>.*

Roland DORGELES

La journée du lendemain passa ainsi. Je suivais Grand-Mère, pas à pas, dans toutes ses activités de la journée. Je l'aidais quand c'était possible. La vie simple de la campagne se révélait pour moi. En même temps je découvrais la douceur et la simplicité de mon aïeule avec qui je n'avais jamais eu l'occasion d'être seule. Lors de nos entrevues épisodiques, au cours de réunions de famille convenues, sa nature timide faisait qu'elle s'effaçait pour regarder vivre la jeune génération.

L'après-midi, nous eûmes la visite d'une voisine, la mère Léonie. Elle venait chercher un fromage de chèvre et voir, de plus près, à quoi ressemblait cette petite-fille parisienne. Cassée par les ans, elle s'appuyait sur une canne. Elle s'approcha tout près de moi, me regarda par en dessous avant de décréter :

« Y a pas à dire mère Marie, c'est bien la petite-fille de Jean-Baptiste, elle lui ressemble ! » Ma grand-mère sourit en me

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

catholiques. En 1875 la première pierre de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre est posée. Le déclenchement de la première guerre mondiale en août 1914 en retarde l'inauguration officielle. Mais cela n'empêche pas la basilique de devenir un centre de diffusion du culte du Sacré-Cœur de Jésus : distribution d'images et d'insignes à l'effigie du « petit cœur rouge » mais aussi de prières. On estime que dès le 1<sup>er</sup> novembre 1914 ont été distribués « trois millions de carrés d'étoffe blanche avec Sacré-Cœur imprimé en rouge<sup>24</sup>. » Dans le même temps, devant l'autel tout neuf de la Basilique des fidèles catholiques se relaient nuit et jour pour prier pour le salut des soldats. Dans les tranchées les soldats chantent : *Sauvez, sauvez la France / Au nom du Sacré-Cœur*. Et des régiments vont jusqu'à placer l'insigne religieux du Sacré-Cœur au centre du drapeau Bleu/Blanc/Rouge. Aujourd'hui, plusieurs musées dédiés à la Grande Guerre possèdent des insignes, objets et drapeaux témoignant de l'importance de ce culte chez les poilus.

---

24. Alain DENIZOT, *Le Sacré-Cœur et la grande guerre*, p. 100. On consultera également avec profit : Claude MOUTON, *Ils regarderont vers Celui qu'ils ont transpercé*, Montsûrs. 1983.

# Table des matières

Préambule

## **Première Partie : 28 juin 1914**

Chapitre I

Deux inconnues

Chapitre II

La photo de mariage

Chapitre III

Le secret de Grand-Mère

## **Deuxième Partie : Les lettres**

## **Troisième Partie : 11 novembre 1918**

Chapitre I

Le monument aux morts

Chapitre II

Le mutilé de guerre

Chapitre III

La dernière lettre

Postface

Vocabulaire

Le 63<sup>e</sup> Régiment d'infanterie

Rapide historique du culte du Sacré-Cœur en France



Achevé d'imprimer par  
PULSIO  
75 018 Paris  
en octobre 2013

Dépôt légal : octobre 2012

Imprimé en Bulgarie